

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

187-188 | 2008

Miroirs transatlantiques

L'œil de l'étranger

Carlo Ginzburg



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/29192>

DOI : 10.4000/lhomme.29192

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 3 octobre 2008

Pagination : 33-39

ISBN : 978-2-7132-2186-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Carlo Ginzburg, « L'œil de l'étranger », *L'Homme* [En ligne], 187-188 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29192> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.29192>

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_187&ID_ARTICLE=LHOM_187_0033

L'œil de l'étranger

par Carlo GINZBURG

| Éditions de l'EHESS | *L'Homme*

2008/3-4 - n° 187-188

ISSN 0439-4216 | ISBN 9782713221866 | pages 33 à 39

Pour citer cet article :

—Ginzburg C., L'œil de l'étranger, *L'Homme* 2008/ 3-4, n° 187-188, p. 33-39.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'œil de l'étranger

Carlo Ginzburg

*J*E SUIS UN HISTORIEN de métier mais je ne me suis jamais occupé d'histoire américaine. Parler de mon itinéraire intellectuel entre les deux continents, comme on me l'a demandé, risquait de me conduire hors sujet. J'ai préféré interpréter l'invite en me focalisant sur les rapports entre deux manières de faire de l'histoire – l'italienne et la nord-américaine – saisies d'un point de vue très limité, celui de ma propre expérience.

Je me suis rendu aux États-Unis pour la première fois en septembre 1973. J'avais été invité à passer trois mois à Princeton, au Davis Center for Historical Studies, alors dirigé par Lawrence Stone. J'avais trente-quatre ans. Dans mon souvenir ces mois apparaissent comme une période de réceptivité suraiguë, stimulée par la nouveauté des paysages, des personnes, des idées que je rencontrais. Le séminaire du Davis Center était très différent des séminaires auxquels j'avais participé en Italie. Deux aspects surtout me frappèrent : l'hétérogénéité du groupe des participants et le style des débats.

Je commencerai par ceux-ci : les critiques qui s'échangeaient étaient souvent rudes, quelques fois même violentes mais elles visaient toujours les argumentations, les idées, jamais les personnes. Je n'avais alors, et je n'ai jamais depuis, rencontré rien de tel dans les milieux académiques italiens ou français où, de manière sans doute différente, la franchise dans le débat est très atténuée voire occultée par le cérémonial et les rapports hiérarchiques. J'ai compris peu à peu que la vigueur quasi sportive, l'esprit de compétition désintéressé qui régnaient dans les discussions du Davis Center étaient des caractéristiques beaucoup plus britanniques qu'américaines, étant fortement liées à la personnalité de Lawrence Stone, son fondateur et premier directeur. Certes, Stone aurait écrit ses livres (peut-être d'une façon un peu différente) s'il était resté en Angleterre, mais ce fut aux États-Unis qu'il a pu réaliser sa passion d'organisateur intellectuel.

————— La version originale italienne de ce texte a paru sous le titre « L'occhio dello straniero », *Passato e presente*, 1994, 12 (33) : 97-103 ; repris dans D. Fiorentino, ed., *La Storia americana e le scienze sociali in Europa e negli Stati Uniti*, Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1996 : 39-44. Nous remercions Carlo Ginzburg de nous avoir autorisés à le reprendre, et Daniel Fabre d'en avoir affectué la traduction française. *Ndlr.*

L'hétérogénéité des participants – autre aspect qui me surprit au Davis Center – était le fruit d'un choix délibéré de Lawrence Stone. Comme on sait, le programme comportait un séminaire bisannuel sur un sujet très large – lors de mon séjour c'était « *Popular religion* » –, sans frontières chronologiques et géographiques. Étant donné la diversité des expériences de chacun, les discussions avaient nécessairement un tour comparatif que j'accueillis au début avec stupeur, presque avec méfiance. Expliquer les raisons de cette réaction me conduisit à évoquer ce que j'étais alors : les lectures, les plis intellectuels, les préjugés avec lesquels j'affrontais cette première expérience américaine.

Un jour, Leo Spitzer, le grand professeur de philologie romane d'origine viennoise, qui enseigna pendant la dernière partie de sa vie aux États-Unis où il s'était exilé loin du nazisme, s'empara du précepte aristotélicien et scolastique *Individuum est ineffabile* (de ce qui est individuel on ne peut rien dire) et l'inversa à des fins polémiques : *Solum individuum est effabile* (on ne peut parler que de ce qui est individuel). Dans ce mot, comme dans l'attitude analogue de mon maître, Delio Cantimori, qui maintint une défiance obstinée à l'égard de la sociologie et de l'histoire comparée elle-même, je reconnais les racines idéalistes de ma perplexité initiale devant l'orientation du Davis Center de Princeton vers ce type d'histoire.

Je crois que ma génération fut la dernière, en Italie, qui ait éprouvé le besoin d'aborder les études humanistes (on commençait à peine à parler de « sciences de l'homme ») en lisant Benedetto Croce. C'est surtout le Croce philosophe, l'esthéticien et l'épistémologue de l'histoire, que j'ai dévoré avec transport et irritation à dix-huit ans. À ses côtés, je mettais Antonio Gramsci, ou, plus exactement, je lisais Croce à travers Gramsci. J'y ajoutai ensuite les principaux représentants de la critique littéraire dite « stylistique », Leo Spitzer, que j'ai déjà cité, Erich Auerbach, Gianfranco Contini. Cette constellation d'auteurs que je pensais avoir formée de mon propre chef à la fin des années 1950, était au même moment, je m'en suis vite aperçu, proposée par un groupe d'intellectuels que rassemblait une revue de Bologne, *Officina*. L'un d'entre eux, Pier Paolo Pasolini, est même devenu très célèbre aux États-Unis, essentiellement grâce à ses films.

On croit être absolument soi-même et l'on se rend compte, parfois longtemps après, que nos orientations ont été dictées par notre appartenance à un milieu, à une communauté linguistique, à une génération. Je dis dictées, donc non nécessaires et inévitables : il y a toujours une marge de choix personnel ou de hasard, des deux le plus souvent. Dans ce qui me passionnait quand je suis entré à l'université – la littérature, la peinture, le cinéma – il n'y avait pas l'histoire. Les livres d'histoire que j'avais lus m'ennuyaient. Et puis, un beau jour, je suivis un séminaire de Delio Cantimori dans lequel il lut et commenta pendant une semaine les quinze premières lignes des *Considérations sur l'histoire universelle* de Jacob Burckhardt. C'est alors que je rencontrai Arsenio Frugoni qui me révéla l'existence de Marc Bloch et des *Annales*. Peu après je décidai d'étudier les procès de sorcellerie et Cantimori me suggéra d'aller voir les documents de l'Inquisition conservés aux archives de Modène. Un écheveau d'aléas et de choix, de conditionnements immédiats ou profonds, me porta rapidement vers le métier qui devint le mien. Mais, en dépit de la rencontre des *Annales* à la fin des années 1950 (pour ma génération un rendez-vous obligé), en dépit de l'année (1968) passée à Londres au Warburg Institute, j'étais encore marqué par mes lectures d'extrême jeunesse

quand j'arrivai à Princeton en 1973. Je devais à cette première empreinte une formation à dominante littéraire avec, en plus, beaucoup d'histoire de l'art, un peu de philosophie, un peu d'anthropologie, pas une once de sociologie : au fond une formation très italienne. Mais, en même temps, je me sentais un peu dépaycé parmi les historiens italiens, sensation qui n'était pas du tout désagréable. Je m'occupais de questions que très peu parmi eux étaient disposés à prendre au sérieux.

Une exception cependant : Delio Cantimori. Il est très dommage que le projet de traduction en anglais de l'œuvre majeure de ce grand historien – *Eretici italiani del Cinquecento* – n'ait pas encore abouti, du moins jusqu'à présent. Il me faudrait beaucoup de temps pour donner une idée de la richesse des livres et des articles de Cantimori, et de la complexité, par certains côtés insondable, de la personnalité de leur auteur. Je me limiterai à dire ici quelle est ma dette à son égard. Elle est immense. C'est Cantimori qui m'a communiqué la passion de la recherche érudite, c'est lui qui m'a dirigé vers l'analyse de l'hétérodoxie religieuse au XVI^e siècle, c'est lui qui m'a appris à lire et relire un texte pour en entendre chaque mot, chaque nuance.

Cantimori s'occupait de textes très variés : traités de théologie, opuscules de propagande religieuse, écrits polémiques, etc., presque toujours des textes savants. Dès mon premier livre – *I Benandanti*, paru en 1966 et traduit bien plus tard en anglais sous le titre, qui était déjà celui de la traduction française, *Night Battles*¹ – j'avais de fait appliqué sa méthode de « lecture au ralenti » aux procès d'inquisition, documents de « littérature involontaire », si l'on me passe l'expression, qui font entendre, à côté de moines experts en droit canon et en théologie, des hommes et des femmes parfois analphabètes et souvent d'extraction paysanne. Dans la communication que je présentai au Davis Center, j'appliquai les instruments de l'herméneutique littéraire à un matériau insolite : deux procès contre un meunier frioulan inconnu, Domenico Scandella dit Menocchio, envoyé au bûcher par l'Inquisition en 1600 pour ses idées hérétiques, à la suite d'une intervention directe du pape Clément VIII. Mon exposé, écrit en français, vu mon anglais encore mal assuré, était intitulé « Le Fromage et les vers », c'était la première ébauche du livre de même titre : *Il Formaggio e i vermi* en italien, *The Cheese and the Worms* en anglais².

J'étais tombé sur les procès contre le meunier Menocchio des années auparavant, en 1963, mais j'avais mis sept ans avant de me décider à les transcrire. La recherche érudite (par exemple pour identifier les ouvrages lus par Menocchio) fut pour moi très vite associée à des interrogations d'ordre littéraire. En effet, dès que j'ai commencé à apprendre ce métier j'ai compris – et le fait que ma mère fut romancière y a sa part – qu'écrire l'histoire signifiait aussi raconter, raconter des histoires. Au cours, précisément, de l'année qui précéda mon départ pour Princeton, j'étais devenu plus que jamais conscient du rapport entre littérature et connaissance en discutant longuement avec deux écrivains, Italo Calvino et Gianni Celati, à propos d'un projet commun qui ne devait pas arriver à son terme ; nous envisagions de créer une revue où se seraient côtoyées la littérature, la philosophie, l'anthropologie et l'histoire. Dans ma tête, ces discussions

1. Trad. franç. : *Les Batailles nocturnes. Sorcellerie et rituels agraires aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Flammarion, 1983.

2. Trad. franç. : *Le Fromage et les vers. L'univers d'un meunier frioulan du XVI^e siècle*, Paris, Aubier, 1976.

croisaient la recherche que j'avais commencée sur le meunier frioulan Menocchio. Est-ce qu'une autre façon de raconter transformerait mon analyse ? Telle était la question qui m'occupait. Elle était suscitée par ma lecture récente des Exercices de style de Raymond Queneau, livre où un événement tout à fait banal est raconté de 99 façons différentes, avec des effets hilarants. D'ailleurs les implications du livre de Queneau sur l'écriture de l'histoire n'ont pas échappé, quelques années après, à un chercheur comme Richard Cobb, dont les intérêts étaient pourtant fort éloignés des miens. Pendant quelque temps je caressais donc l'idée de diviser mon livre en autant de petits chapitres, chacun écrit d'une manière différente, en variant les temps, les styles, introduisant même quelque parodie d'écriture historique. Je fis des essais mais le jeu me parut fade et, surtout, irrespectueux vis-à-vis de mon personnage, le meunier Menocchio et son tragique destin. Le matériau m'imposa sa loi mais le livre, me semble-t-il, conserve malgré tout les traces de cette envie d'expérimentation narrative.

Dédier tout un livre, fut-il bref, à un meunier du XVI^e siècle que la quasi-totalité des historiens que je connaissais auraient tranquillement ignoré ou tout au plus confiné dans une note infrapaginale, était une décision qui n'avait rien d'évident. Mais la transgression, en soi et pour soi, de l'étiquette historiographique ne m'intéressait pas. Pendant que je transcrivais les procès de Menocchio un doute me tourmentait : je ne savais pas si je devais me réjouir ou me lamenter d'être tombé sur un cas, et sur un individu, aussi extraordinaire. Une question de ce genre (absurde, peut-être, pour un romancier) était inévitable pour un historien. *Solum individuum est effabile*, on ne peut parler que de ce qui est individuel, avait dit Leo Spitzer, se référant à l'individualité concrète de l'œuvre d'art. Mais était-il licite, me demandai-je, d'étendre le précepte de Spitzer à un individu, à un être particulier au sens biologique, par exemple au meunier Menocchio ? Et si la réponse était positive, est-ce que l'extrême singularité de l'individu en question ne jetait pas le doute sur sa représentativité ? La cosmogonie professée par Menocchio, fondée sur la comparaison entre le monde et un fromage putrescent, plein de vers « qui étaient les anges », devait-elle être liquidée comme une bizarrerie insignifiante simplement parce qu'elle ne représentait rien sur le plan statistique ?

C'est avec ces questions en tête que je participai au séminaire du Davis Center. Ma recherche sur le meunier Menocchio avait germé sur l'humus culturel que j'ai, plus haut, tenté de décrire : Gramsci (l'histoire des classes subalternes), Cantimori (les hérésies du XVI^e siècle), Spitzer, Auerbach, Contini (l'herméneutique des textes littéraires) et puis, en vrac, Marc Bloch, Lucien Febvre, Walter Benjamin, Raymond Queneau, etc., etc. À part Bloch et Febvre, tous ces noms étaient absolument étrangers à l'atmosphère intellectuelle qu'on respirait dans le séminaire, à Princeton. Certes, ma recherche pouvait aussi être cataloguée, comme celle des autres participants, sous la rubrique « histoire sociale (et culturelle) ». Mais conduite à quelle échelle ? Avec quels instruments ? L'idée de soumettre le texte d'un procès inquisitorial concernant un meunier à une herméneutique rapprochée – au point de consacrer deux pages à l'analyse d'un silence de l'accusé, dûment enregistré par le greffier du Saint Office – a dû paraître assez étrange à beaucoup des participants, peut-être presque aussi étrange que les idées de Menocchio.

*Le débat qui suivit mon exposé fut très vif, témoignant de la liberté de recherche et de l'ouverture intellectuelle qui régnaient au séminaire du Davis Center, chez Lawrence Stone. Comme il était prévisible, on parla surtout du problème de la représentativité : pourquoi étudier un cas comme celui de Menocchio, et de quelle manière le faire ? Je me souviens intensément encore à quel point la façon dont je répliquai aux objections que l'on m'opposa me laissa insatisfait. La longue introduction qui prélude au livre final, *Le Fromage et les vers*, fut une tentative pour fournir, à quelques années de distance, des réponses plus adéquates à mes interlocuteurs et à moi-même. La lecture d'un essai de François Furet, paru dans les *Annales*, dans lequel il défendait l'idée que les classes subalternes ne peuvent être étudiées dans l'Europe préindustrielle, que sous l'angle statistique, éclaira pour moi la distinction entre représentativité statistique et représentativité historique. J'avais l'hypothèse qu'un cas non généralisable parce qu'anormal et marginal (et peut-être justement parce qu'il est anormal et marginal) pouvait être perçu comme révélateur, idée que je tentais d'approfondir ensuite dans un essai, *Spie. Radici di un paradigma indiziaro*, traduit en anglais sous le titre *Clues*³. Quant à la comparaison, je fus conduit finalement à l'aborder de front un peu plus tard ; elle est un des thèmes sur lequel est construit *Storia notturna* (*Ecstasies en anglais*), le livre sur le sabbat des sorcières auquel j'ai travaillé pendant quinze ans⁴.*

Mais c'est surtout l'idée même de représentativité d'un objet de recherche qui m'a donné à penser. Il me semble qu'on a trop peu réfléchi sur la différence entre un travail historique sur un objet dont l'importance préexiste au chercheur (disons : la Révolution française) et un objet dont l'importance doit être démontrée, pour ainsi dire, sur le terrain, sur la base des résultats obtenus. Dans le deuxième cas, dont la recherche sur Menocchio peut fournir l'exemple, les modalités de présentation, d'argumentation, d'autolégitimation sont tout à fait différentes.

*Les modes intellectuelles changent vite, les canons de l'écriture historique un peu moins ; mais ils changent aussi. Aujourd'hui un livre sur un meunier du XVI^e siècle n'aurait pas besoin d'autant de justifications. Je ne veux pas exagérer la nouveauté du *Fromage et les vers*. Le livre trouva aussitôt son public et rencontra aussi, comme de juste, ses critiques. Je n'en citerai qu'un, un historien de grande valeur, précocement disparu, Rosario Romeo. Dans un article sur « l'histoire d'en bas », comme on disait, paru dans *Il Giornale* du 12 octobre 1978, il écrit textuellement : « Ils existent, certes, les Carlo Ginzburg, produits d'un méli-mélo d'érudition et de populisme qui a peu à voir avec la culture ». Les idées politiques et historiographiques de Romeo n'étaient pas les miennes. Son rejet méprisant de mon livre me réjouit énormément. Je ne me suis jamais fixé pour objectif de plaire à tout le monde. Quant aux dimensions populiste et érudite, je ne les considère pas du tout comme des insultes, je les accepte l'une et l'autre.*

J'ai donc commencé par mon premier séjour aux États-Unis, en 1973. J'en viens maintenant à m'imaginer dans le rôle de Rip van Winkle, le personnage de Washington Irving. Winckle, se promenant, vieilli et sans mémoire, dans le campus

3. Trad. franç. : *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989.

4. Trad. franç. : *Le Sabbat des sorcières*, Paris, Gallimard, 1992.

de l'University of California à Los Angeles. Tant d'années sont passées. Tout est changé autour de moi, jusqu'au paysage de l'histoire. Parmi tous les murs écroulés il y a celui qui, aux États-Unis, séparait, comme je l'éprouvais à Princeton en 1973, la littérature et les sciences sociales. Mais j'ai le sentiment qu'on est passé d'un extrême à l'autre. Anthropologues, historiens, philosophes (même s'il reste d'importantes exceptions) sont devenus à tel point obsédés par la dimension textuelle de leurs recherches qu'ils en arrivent à considérer la simple possibilité de mettre en rapport texte et réalité extratextuelle comme une naïveté coupable. Le mot magique est « narration », narrative, qui embrasse tout comme une nuit dans laquelle tous les chats sont gris, et qui rend la distinction entre fiction et réalité, fiction and reality, indéterminable. Tout est devenu autoréférentiel, self-referential. Les anthropologues se regardent dans le miroir ; les philosophes écrivent une histoire de l'historiographie sans histoire ; et même chez les historiens le mot immonde « réalité » ne peut être prononcé qu'après qu'on l'ait désinfecté d'une bonne dose de guillemets.

Je me souviens d'avoir prophétisé que la mode du postmodernisme serait épuisée au bout de deux ans. Je me trompai énormément. Beaucoup de temps a passé depuis. Malgré les signes de lassitude qui se manifestent ici et là, la situation ne change guère, on peut même dire qu'elle s'aggrave ; la jeune génération se croit obligée de se convertir au nouveau credo pour ne pas être exclue du marché intellectuel. Les résultats sont, du point de vue de la qualité, franchement désastreux. Comment a-t-on pu en arriver là ? Les raisons en sont certainement multiples, mais l'une d'elles a eu un grand poids, probablement : c'est la présence d'une tradition positiviste sérieuse, profondément enracinée dans la société américaine. Comme le professeur Unrath, dans L'Ange bleu, le célèbre film de Joseph von Sternberg inspiré d'un roman de Heinrich Mann, beaucoup de positivistes ont voulu éprouver le frisson transgressif, offert au cinéma par Lola-Lola et ici par les sirènes du postmodernisme. En Italie, de fait, elles ont eu peu de succès. Je crois que la raison en est très simple : le fragile positivisme italien a été balayé au début du XX^e siècle par la bataille intellectuelle sans merci menée par Benedetto Croce et Giovanni Gentile. En paraphrasant Bertold Brecht, cité par Walter Benjamin, on pourrait dire que les « vieilles mauvaises choses » nous ont préservé des « nouvelles mauvaises choses ». Et pourtant, comme disait Brecht, c'est face aux « nouvelles mauvaises choses » qu'il convient de se poser et de réagir.

Aussi, même si je partage pleinement l'esprit du cri d'alarme lancé par Lawrence Stone dans *Past and Present*, je crois qu'il faut savoir affronter les questions auxquelles les tenants du postmodernisme ont donné des réponses si peu satisfaisantes, pour ne pas dire futiles. À leur défi sceptique, on ne peut, à mon sens, répliquer en proposant le retour à telle ou telle vieille certitude positiviste. Il faut à nouveau s'interroger sur le rapport entre le document et le réel auquel il se réfère. Le défi postmoderne peut être comparé (mis à part la qualité des protagonistes) à celui qu'a lancé le pyrrhonisme historique entre le XVI^e et le XVII^e siècles, phénomène qu'Arnaldo Momigliano a reconstruit dans un article mémorable. Aujourd'hui aussi, une réponse adéquate à l'offensive sceptique pourrait transformer, en le renforçant, le métier d'historien. J'ai commencé à travailler sur ces thèmes vers 1985, pour répondre à un défi venu du milieu intellectuel américain, un défi, pour ne pas dire inverse, de celui que j'avais affronté en 1973.

Si l'on me demandait quelle est la leçon principale que je retiens de mes séjours américains, maintenant devenus plus longs et plus stables, je répondrai : la mise en question d'une série de hiérarchies d'importance que j'étais habitué à tenir pour évidentes, to take for granted. Avoir enseigné pendant des années à des étudiants comme ceux de UCLA, culturellement hétérogènes et d'une formation très éloignée de la mienne, m'a obligé à considérer les thèmes de recherche qui m'étaient les plus familiers d'un autre œil. Entendons-nous, je n'ai aucun doute sur l'importance de l'humanisme italien du XIV^e siècle pour un étudiant de Taïwan transplanté à Los Angeles. Je pense pourtant que cette importance ne peut être taken for granted. C'est pour cela que j'aimerais réussir de mieux en mieux à regarder les objets qui me sont familiers, y compris les objets de recherche, avec un œil défamiliarisant, celui de l'anthropologue ou simplement de l'étranger.

Post-scriptum 2008

Est republiée ci-dessus ma contribution à un colloque sur « L'histoire américaine et les sciences sociales en Europe et aux États-Unis » qui se tint à Rome en 1993. Au cours des quinze années qui se sont écoulées, le rapport entre l'Europe et les États-Unis a changé et, bien évidemment, j'ai changé aussi. Mais je me reconnais toujours dans le refus du scepticisme ultra-narrativiste (« Tout est récit, seul le récit est réel ») qui me poussa à écrire, en 1992, un essai aujourd'hui disponible en français (*Un seul témoin*, Paris, Bayard, 2007) et qui marque tous les textes que j'ai publiés depuis quinze ans. Aujourd'hui, le scepticisme ultra-narrativiste est en train de passer de mode. C'est un phénomène inéluctable : « L'unique inconvénient d'être à la mode est de se retrouver un jour démodé », écrit Oscar Wilde qui s'y connaissait. Une nouvelle génération s'avance qui manifeste son impatience face à la génération qui l'a précédée. Mais, derrière l'obsolescence qui frappe l'ultra-narrativisme, tout comme derrière son succès fulgurant et prolongé, s'entrevoit quelque chose de plus sérieux, et de plus grave. Quand le public du monde entier put voir en direct sur les écrans de la télévision l'attaque des Twin Towers, quelqu'un reprit à satiété, depuis l'Europe cette fois, la vieille rengaine de l'indistinction entre réalité et fiction.

En vérité, le 11 septembre 2001 et ses répercussions ont démontré le contraire, à savoir la faiblesse (et le caractère indéfendable) de la position de ceux qui, contre le littéralisme des fondamentalistes, soutiennent que toutes les interprétations se valent. Tel pourrait être le thème de nouveaux dialogues transatlantiques que l'on espère fructueusement polémiques.

Traduit de l'italien par Daniel Fabre.

University of California at Los Angeles
ginzburg@history.ucla.edu